

## Lectures

par Jean-Marc Piotte

***Un temps éventuel***  
**Michel Van Schendel**  
***l'Hexagone, 2002***

Je viens de terminer la lecture d'*Un temps éventuel* de Michel Van Schendel.

Après l'introduction dont j'ai trouvé l'écriture tarabiscotée et avant *Regard de peintre et geste de mots* auquel j'ai moins accroché (mon inculture picturale est presque aussi profonde, hélas ! que mon inculture musicale) j'ai été complètement pris par le récit au point de repousser d'autres lectures. Van Schendel place la barre très haut, pour quelqu'un qui, comme moi, jongle avec l'idée d'écrire quelque chose qui ressemblerait à des mémoires, non seulement par ce qu'il raconte, mais par l'écriture à la fois précise, suggestive et élégante.

J'ai connu Michel Van Schendel comme intellectuel (pour avoir lu certains de ses textes), comme militant (lors de certaines luttes communes) et comme ami (dans des fêtes). Grâce à son livre, j'ai pu situer dans le temps et l'espace comment il s'est fait : son plaisir de lire, sa passion pour l'écriture, son engagement socio-politique (c'est le moment d'apprentissage que je préfère) ; les difficultés économiques de l'immigrant qui est aussi communiste, son sens de la fête...

Mais je ne le connaissais pas vraiment puisque j'ignorais sa souffrance. Son livre la révèle. Sa souffrance et ses jubilations : j'aurais aimé écrire les deux pages qu'il consacre au vélo et j'ai photocopié sa recette de tartare. Je dois cependant

---

avouer que deux phrases m'ont chicoté. Pourquoi en parler alors que j'ai aimé tout le reste? Je ne sais pas. Peut-être par goût de tout dire (pourtant, il montre très bien que ce n'est ni souhaitable, ni possible). Les raisons de mon malaise : les jugements portés sur le parler québécois et la bière nord-américaine. Pourtant, je préfère moi aussi le « français de France » au parler québécois et l'anglais d'Oxford aux divers accents nord-américains. Je préfère aussi le vin à la bière et la bière belge (pas tellement l'alsacienne) ou celle des récentes micro-brasseries québécoises à la bière ordinaire. Alors, d'où vient mon malaise?

Je viens d'un milieu ouvrier, pauvre à tous les plans, y compris culturel (mon père avait une 3<sup>e</sup> année et ma mère, une 6<sup>e</sup>). Ma langue maternelle est le joual (à l'École normale Jacques Cartier, on m'a fortement conseillé de suivre des cours privés de diction afin d'obtenir mon brevet d'enseignement). Jeune, je haïssais les maudits Français, tout comme les élèves du cours classique, car je ressentais fortement le mépris qu'ils manifestaient pour notre joual, nos vêtements défraîchis et notre propreté douteuse. Je me vengeais, aussi souvent que je le pouvais, en rossant les élèves bien élevés que je pouvais attraper. Adolescent, je buvais de la Mol ou de la Labatt : le vin ne faisait pas partie de ma culture et j'ignorais l'existence même de bières raffinées. Ma réaction aux remarques de Michel n'est donc pas nationaliste, mais c'est une réaction de classe.

Pourtant, lorsque Michel parle des ouvriers français, il valorise l'argot (est-il si différent du joual ?) et il justifie leur goût pour le gros rouge. Mais, de fait, il ne parle pas de la même chose : ici il se réfère à une masse nécessairement anonyme, tandis qu'à Paris il renvoie à des individus qui ont des qualités : des gens qu'il a connus ou aimés, un couple d'ouvriers communistes, un peintre anar qu'il imagine prolétaire.

Je dois admettre que si je racontais mon premier séjour à Paris en 1966-1967, je dirais vraisemblablement des généralités qui ne plairaient pas aux Français, je parlerais par exemple de leur agressivité langagière (je devrais dire celle des Parisiens) dans la vie publique : j'ai préféré, sur ce plan, mon séjour à Londres où le sens civique rend les rapports humains plus faciles. Quand je sortais de mon petit appartement de Pigalle, je me préparais psychologiquement aux affrontements verbaux. Ces affrontements étaient d'autant plus désagréables qu'à l'époque — c'est-à-dire avant le « *Vive le Québec libre* » de Charles De Gaulle — les Français ne distinguaient pas notre accent de celui des Belges. Nous étions donc des moins que rien. Mais je raconterais aussi tout ce que m'a fait découvrir la France, et entre autres le bon vin, la gastronomie et l'histoire inscrite dans tout le paysage.

Ceci dit, vivement le tome deux.

***L'Américanité et les Amériques***  
**Donald Cuccioletta, (dir.)**  
**les éditions de l'IQRC, 2001**

Au cours de la même année, les éditions de l'IQRC, avec à peu près les mêmes auteurs regroupés dans le Groupe interdisciplinaire de recherche sur les Amériques (GIRA), publient deux livres (*L'Américanité et les Amériques* et *Le grand récit des Amériques*) qui portent sur l'américanité, avec même un texte de Altamirano publié dans les deux livres !

L'américanité reposerait sur une commune indépendance acquise contre les métropoles européennes et sur l'implantation de sociétés marquées par l'idéologie libérale. Cela me semble juste, quoique très général. De plus, l'analyse ignore que « l'américanité » renvoie aussi au génocide des Amérindiens et à l'esclavage. Les auteurs affirment parfois qu'il faudrait tenir compte des Noirs et des Amérindiens, qui constituent les couches les plus pauvres de toutes les sociétés

---

américaines, mais ils ne vont jamais au-delà de cette intention.

Il y a évidemment des divergences entre les textes, mais la ligne générale d'orientation semble la suivante : l'américanité permettrait de dépasser la vision économiste de l'intégration poursuivie par l'ALENA ; elle permettrait de penser notre destin commun, en nous démarquant du concept d'américanisation qui met l'accent sur la domination des USA.

On y célèbre la culture de masse, « tournée vers le continent » (Frédéric Leseman), comme si celle-ci n'était pas complètement dominée par les États-Unis. Céline Dion participe bien à cette culture de masse, mais en quoi est-elle québécoise en s'y insérant ? Elle a une voix extraordinaire et son gérant de mari est un promoteur de génie. Évidemment, je suis un intellectuel et je préfère de beaucoup Richard Desjardins à Céline Dion qui n'apporte rien de nouveau à la chanson américaine ou québécoise. Le Cirque du Soleil rejoint la masse, lui aussi, mais il est créatif et novateur, y compris au centre de l'Empire. Remarquons d'ailleurs que les deux livres du GIRA sur l'américanité n'abordent pas le problème de la protection culturelle de ce qui est québécois ou canadien (pour ce qui est des émissions de télévision, du cinéma, des livres...) face à l'hégémonie américaine, comme si ce protectionnisme relevait d'une maladie nationaliste qui s'attaquait au « bonheur » d'une culture commune.

Nous sommes évidemment des Français d'Amérique. Plus précisément, nous sommes des Québécois dont l'identité s'est constituée en intégrant des éléments qui nous viennent de France, des États-Unis, de l'Angleterre via le Canada... Je reste perplexe devant le projet du GIRA qui, sous le motif d'étudier notre américanité, tait la domination qu'exerce l'empire américain sur l'ensemble de la planète, y compris le Canada.

L'empire américain est préférable à ce que représentait l'empire soviétique, à ce qu'aurait pu être un empire fasciste, à ce que serait un empire intégriste. Les intérêts du Québec et ceux du Canada peuvent parfois se concilier avec ceux des États-Unis. Mais les USA, comme tout empire, voient les relations internationales à la lumière de leurs propres intérêts. Il ne faut pas l'oublier au nom d'une mythique américanité.

Les États-Unis ne sont pas homogènes. Il y a les États du Nord, dont le Vermont, plus proches de nous au plan de la mentalité que des États du Sud. Il y a des intellectuels et des groupes populaires qui questionnent les États-Unis au nom de la liberté, de l'égalité et de la solidarité avec les plus démunis. Je veux porter le même regard critique sur les États-Unis que celui que je pose sur le Québec et sur le Canada. Je rejoins ainsi la famille des progressistes quel que soit le lieu où ils habitent.

Je m'oppose donc au GIRA qui parle d'américanité sans avoir analysé et critiqué, lorsqu'elle le mérite, l'américanisation.

***Le semestre***  
**Gérard Bessette**  
**éd. Québec/Amérique, 1979**

J'avais choisi de lire ce livre pour reconnaître, à travers le prisme d'un roman, ma vie de professeur d'université, et en particulier les relations entre collègues. Je voulais lire ce que d'autres pouvaient en comprendre. Mais de cela, il n'est pas question dans ce livre. Comme si tout lien avait été coupé. Le personnage de Bessette est tout à fait seul. Sa femme l'a quitté, quant à ses amis, soit il a rompu avec eux, soit ils sont morts. Professeur de littérature, critique littéraire et romancier, Gérard Bessette a déjà sûrement fréquenté le milieu littéraire qu'il dénigre dans ce livre avec hargne. Ainsi, « Marin qui avait jadis et naguère assisté à maintes rencontres québécoises d'écrivains (où l'on discutait presque uniquement de

---

politique) puis québécoises internationales (où l'on pesait des pattes de mouches dans des balances de fils d'araignée), organisées les unes et les autres par Chienlit Piton [Jean-Guy Pilon] directeur de la revue *Servitude [Liberté]* avec l'appui de Naïf Quatrânes [Naïm Katam] du *Brain-Trust* des Arts [Conseil des Arts du Canada] ». Il s'en prend aussi à beaucoup d'écrivains québécois, dont Victor-Levy Beaulieu, qu'il appelle Butor-Ali Nonlieu. Et tout à coup, devant tant de colère vindicative, on se prend à vouloir comprendre... Or, d'explications, il n'y a pas.

Tout le roman est structuré par une analyse freudienne de *Serge d'entre les morts* de Gilbert La Rocque (VLB, 1976) continuellement mise en parallèle avec la propre analyse de l'auteur. Ce qui lui donne une structure complexe et intéressante du point de vue formel. Le roman de La Rocque est l'objet d'un séminaire qui s'adresse à une douzaine d'étudiantes, nommées les « anglotes ». On sent toujours le porte-à-faux, la position malaisée de Bessette qui est un nationaliste québécois qui vit en Ontario et se sent incapable de revenir vivre au Québec. Ce nationalisme donne lieu à certaines analyses sauvages, dont celle-ci, de Pierre Elliot Trudeau : « *Peter Elliot alias Trudeau représentait à ses yeux le prototype abhorré, Narcisse faux jeton à l'Edipe patemment non résolu et qui voulait sans doute inconsciemment ravalier-rosser son défunt père en tapant sur le Québec* ».

Il y a du règlement de comptes dans cette prose incisive et, quand on aborde le rapport avec les femmes, l'érotisme, le style est tout aussi mordant. Quelques scènes de séduction entre le professeur (« vieux sentimental ridicule tu t'émeus-rêvasses comme un adolescent parce qu'une jeunette appétissante te raidit la Queue ») et ses étudiantes, dont Sandra qui lui rappelle une ancienne maîtresse.

Vieux et malade, il est toujours attiré par le sexe féminin, même s'il sent sa puissance sexuelle périlcliter. Il est cepen-

dant encore « capable », contrairement à son vieil ami alcoolique Gordon Blackwell – le seul collègue dont il appréciait la présence – qui continuait de façon compulsive, et jusqu’à sa mort, à séduire les femmes qu’il rencontrait et qu’il devait fuir, aussitôt séduites, afin de cacher son impuissance. C’était au temps où la pilule bleue n’alimentait pas encore la machine à illusions. Dans le fond ce livre tourne autour du passage du temps, l’université n’étant qu’une toile de fond comme une autre.

**Paroles d’hommes**  
**Mathias Brunet**  
**Québec Amérique, 2002**

Mathias Brunet, journaliste sportif à *La Presse*, réunit dans ce volume des entrevues qu’il a conduites avec cinq personnalités qui pourraient être ses inspirateurs : Richard Garneau, Emmett Johns « Pops », Guy A. Lepage, Pierre Foglia et Denys Arcand.

Ces entretiens sont d’un intérêt inégal, deux d’entre eux ont particulièrement attiré mon attention, pour des raisons différentes.

Emmett Johns, prêtre catholique, est un réjouissant exemple de la diversité d’opinions au sein de l’Église, du moins celle du Québec. En dehors des positions traditionnelles qu’il reprend sur l’existence de l’enfer et contre l’avortement, ce « père » des itinérants défend des vues qui auraient entraîné son excommunication dans les années cinquante. Il faut croire que, malgré le rigorisme de Jean-Paul II, l’Église, à l’image du Québec, n’est plus monolithique.

L’abbé Johns affirme que l’univers, si harmonieux, ne peut être le fruit d’une série de hasards : il ne peut être que la création de Dieu. Mais cette preuve de l’existence divine était déjà présente chez certains stoïciens qui affirmaient que la nature est animée par le *pneuma*, Zeus ou Dieu, qui lui donne

---

sa cohérence. Ce dieu stoïcien, immanent, m'apparaît plus crédible que le Dieu transcendant, d'origine juive, créateur de tout l'univers, et aussi probable que l'hypothèse du *Big Bang*. Pour les stoïciens, chaque homme, composé de chair et de *pneuma* voit, à sa mort, sa chair se décomposer en ses éléments matériels, tandis que son *pneuma* se fond dans le *pneuma* universel. Cette mort me semble plausible, tandis que l'immortalité de l'âme qui retrouvera le corps à la fin des temps a des allures de scénario de fiction-sans-science.

Lepage, Foglia et Arcand tiennent tous trois des propos qui suscitent la réflexion, mais je me contenterai de commenter Arcand, avec lequel je sens que mon désaccord augmente avec les années. Pourquoi ?

Il arrive à Denys Arcand « de croire au progrès, un peu ». Personne, il faut le souligner, n'imagine un progrès qui serait l'essence de l'histoire comme l'affirmait Hegel et, d'une certaine façon, Marx. Certes, le progrès n'est ni inéluctable, ni universel et peut même coexister avec des régressions, mais je suis de ceux qui l'espèrent. Arcand partage grosso modo la vision pessimiste des post-modernes : Auschwitz et les goulags sonnent le glas de toute idée de progrès.

Arcand reconnaît le progrès dans les connaissances et, sans doute, le progrès technologique. Mais, pour le reste, il n'en voit pas. Dans le domaine artistique, explique-t-il, Sophocle n'a pas été dépassé, et il a sans doute raison, mais il oublie de dire que maintenant, en plus des œuvres grecques, nous pouvons jouir de toutes les grandes œuvres créées avant et depuis cette époque, dont celle du « petit » Shakespeare, parmi bien d'autres bien sûr. L'abolition de l'esclavage ne serait pas, selon Arcand, un réel progrès, car le capitalisme aurait remplacé l'esclave par l'ouvrier pour des raisons d'efficacité. Mais le cher homme ne s'est pas demandé si l'esclave n'envie pas, avec quelques raisons et quels que soient les motifs du Capital, le statut d'ouvrier salarié...

Pour mes parents, le progrès n'était pas une idée, mais un fait. Ils avaient connu la misère des années trente et avaient vu leur niveau et leur qualité de vie progresser après-guerre grâce, entre autres, aux appareils ménagers. Ils s'étaient saignés à blanc pour faire soigner leurs enfants malades, tandis qu'ils se réjouissaient que leurs petits-enfants pussent bénéficier de programmes publics de santé. On pourrait multiplier les exemples, mais à quoi bon ? Il suffit de reconnaître que l'espérance de vie a doublé depuis cent ans pour envoyer paître les apôtres de la stagnation.

Rien ne prouve selon Arcand que l'écart entre les pauvres et les riches s'agrandisse. Mais il n'est pas nécessaire d'être un économiste ou un statisticien pour répondre à la question. Il suffit de se promener à Montréal et de regarder : depuis vingt ans, le nombre d'itinérants sur les trottoirs a progressé autant que le nombre de Mercedes et de BMW dans les rues.

Pour Arcand, enfin, la morale se réduirait à s'occuper de ses proches : pour le reste, on ne peut rien faire. Cet égoïsme de groupe inscrit dans l'individualisme contemporain, cette vision du monde se met en place chez Arcand avec *Le confort et l'indifférence*. Auparavant, le cinéaste se tenait dans les paramètres d'une vision sociale disons progressiste ; depuis, il décrit un monde de confort circonscrit aux proches et je ne dirais pas d'indifférence par rapport aux autres, mais de désabusement, de cynisme. Cela devient évident avec *Les invasions barbares*.

Dans ce film, le système hospitalier du Québec pourrait ressembler à celui des pays sous-développés. Dans l'interview mené par Mathias Brunet, il devient le pire des pays industrialisés, pire encore que celui des États-Unis qui exclut les pauvres des soins de santé. Arcand a raconté ailleurs que sa mère, qu'il adorait, est morte dans des conditions assez lamentables. Il aurait sans doute préféré, s'il en avait eu les moyens, l'envoyer dans un hôpital aux USA ou l'entourer des

---

membres de sa famille dans un chalet dans les Cantons de l'Est. Qui pourrait être en désaccord ? Personne ne veut, à la fin de sa vie, se retrouver dans un mouroir ; tout le monde préférerait mourir entouré des siens, dans un lieu et un moment choisis. Mais cela peut-il justifier la description terrifiante des hôpitaux dans les *Invasions barbares* ? Une pareille caricature du milieu hospitalier et des syndicats réduits à être des repères de bandits ? Pas très progressistes ces syndicats, d'accord, mais à quoi rime pareille charge ?

Et que dire du regard de Arcand sur les jeunes, des *barbares* qui ne s'intéressent qu'à l'argent (ou qui se droguent ou fuient sur la mer). Triste regard en effet sans beaucoup d'aménité et de générosité. Triste regard sur un monde où il faut payer des étudiants pour venir rendre visite à l'un de leurs professeurs malade et où il n'y a aucun courant d'affection ou d'estime qui passe dans le rapport pédagogique. Du jamais vu, j'en atteste, dans les couloirs pourtant pas très gais des universités. Décidément, Arcand ne lésine pas sur le préjugé.

Denis Arcand est pourtant un esprit pétillant, brillant et perspicace, c'est évident dans le livre de Mathias Brunet, c'est également évident dans l'œuvre du cinéaste. Arcand est un bon scénariste et un bon réalisateur, il signe des films qui privilégient, comme le cinéma français, la parole au détriment de l'action vénérée par le cinéma américain. Ses films, bien fabriqués, peuvent avantageusement se comparer aux grandes productions internationales, malgré des moyens financiers relativement modestes. Comme tout véritable artisan, Arcand s'est amélioré avec l'expérience, de sorte que ses films réalisés après *Le confort et l'indifférence* sont cinématographiquement supérieurs à ceux qui les avaient précédés, mais ce progrès de la qualité formelle a été malheureusement accompagné d'une régression de la radicalité du discours politique. Dommage.